

# Le marché international des revues anciennes

## Entretien avec John Benjamins

**Après une période faste dans les années 60, le marché des revues anciennes a connu plusieurs évolutions contradictoires. Installé à Amsterdam et exclusivement spécialisé dans les revues, John Benjamins est aujourd'hui un des plus importants antiquaires du monde dans ce domaine. Ses catalogues sont d'une très grande diversité et proposent des revues de tous les genres (littéraires, politiques, scientifiques...) en provenance d'un grand nombre de pays.**

**Également éditeur et diffuseur de nombreuses revues scientifiques contemporaines, John Benjamins examine ici successivement les différentes fluctuations de l'offre et de la demande des revues anciennes au cours des vingt dernières années, le rôle important des collectionneurs privés ainsi que les difficultés propres aux bibliothèques et aux institutions spécialisées, tant pour la conservation que pour l'enrichissement de leurs collections.**

*Comment est né votre intérêt pour les revues anciennes ?*

À l'âge de 19 ans, alors que j'étais encore étudiant, je travaillais à mi-temps pour un antiquaire scientifique d'Amsterdam, par hasard dans la section des revues. L'entreprise n'était pas très grande et le commerce se concentrait principalement autour des livres. Mais comme toujours, nous trouvions des périodiques dans les lots que nous achetions. Plutôt que de les revendre, comme le faisaient tous ses confrères, à l'une des grandes entreprises exclusivement spécialisées dans les périodiques comme, à l'époque, Swets & Zeitlinger aux Pays-Bas, Kraus & Walter Johnson aux États-Unis et au Liechtenstein ou Dawson en Angleterre, mon patron préférait les vendre directement aux bibliothèques publiques. Pour cela, il nous fallait connaître ce que nous offrions. Voilà comment j'ai appris à aimer les revues.

*Quelle était à cette époque l'importance des revues dans l'ensemble de la librairie ancienne ?*

C'était l'époque du *big business* pour l'antiquariat scientifique, une époque de profits formidables dont une bonne part était générée par le commerce des revues. Mais le profit était le seul objectif de ces entreprises. Personne n'était intéressé par le contenu des revues et aucun des employés de ces maisons n'ouvrait un volume dans un autre but que de vérifier si tous les fascicules, toutes les planches et toutes les pages y étaient. Aucun rapport intellectuel n'était établi avec la marchandise. Dès lors, qui pouvait s'apercevoir que l'énorme collection des **Annalen der Physik und Chemie** cachait des articles d'une valeur bibliophile aussi grande que, par exemple, celui d'Einstein présentant pour la première fois la théorie de la relativité, ou que **La Revue des Deux Mondes** contenait en

préoriginales des textes de Balzac, Dumas ou Hugo.

*D'où venait la demande pouvant soutenir un tel développement de l'antiquariat scientifique ?*

En bonne partie des bibliothèques américaines dont le nombre augmenta de 90 % après la guerre, à la faveur d'une politique favorable à l'enseignement ; plus de 500 bibliothèques universitaires furent progressivement créées, sans compter celles des établissements d'enseignement secondaire. Ces bibliothèques disposaient par ailleurs de budgets fabuleux grâce au fort pouvoir d'achat du dollar. Malheureusement, une mentalité semblable aux grandes entreprises d'antiquariat scientifique prévalait également dans ces bibliothèques. Il fallait tout dépenser et les critères de qualité comptaient alors peu.

*Et du côté de l'offre ?*

C'était l'abondance absolue. La littérature scientifique en général et les revues en particulier furent en grande partie fournies par l'Europe de l'Est, la République démocratique allemande et la Tchécoslovaquie notamment. La ville de Leipzig abritait déjà avant la guerre des entreprises d'antiquariat spécialisées en revues. Des maisons comme Hiersemann, Köhler et Liebisch peuvent être considérées comme les prédécesseurs des grandes entreprises des années 60. Leurs stocks ont été confisqués après la guerre par le nouveau pouvoir communiste qui les a ensuite vendus très bon marché en échange de devises. Par cargaisons entières, des masses de revues arrivèrent aux États-Unis ou en Europe de l'Ouest pour former la base des vastes magasins de Johnson, Kraus, Slatkine, Dawson, Olms, Zeller et les autres. À ce premier phénomène, il faut ajouter, à la même époque, celui de la restructuration de nombreuses bibliothèques d'Europe de l'Ouest. Beaucoup furent fermées à la suite de fusion ; c'était notamment le cas des bibliothèques de séminaires ou d'ordres religieux qui disparaissaient, victimes en quelque sorte d'un mouvement

de déchristianisation assez généralisé. Malgré cette offre énorme, l'appétit des bibliothèques américaines ne put être satisfait. Il devint vite nécessaire de réimprimer en offset des collections entières de revues. Ce procédé fut perfectionné aux États-Unis pendant la guerre afin de réimprimer rapidement les publications scientifiques de l'Allemagne nazie, et suivre ainsi les progrès des sciences physiques et chimiques de l'ennemi. Donc, on achetait les droits de réimpression à des éditeurs qui étaient fort surpris de pouvoir encore toucher des redevances pour des revues qu'ils avaient publiées des années auparavant. Des contrats formidables étaient conclus à la Foire de Francfort et les imprimeries offset ne savaient comment satisfaire la demande. La réimpression de revues anciennes correspondait alors à un besoin réel et des programmes de qualité ont été mis au point.

*Est-ce que le succès des réimpressions a pu se maintenir longtemps ?*

Il faut bien reconnaître que les profits faciles attirèrent aussi beaucoup d'aventuriers qui ne connaissaient rien au marché de l'antiquariat et moins encore à celui plus précis des revues anciennes. Résultat : beaucoup de revues mineures furent réimprimées, entraînant une surproduction. La crise éclata en 1971, quand de grandes entreprises commencèrent à offrir leur collection de réimpressions à moitié prix. Les années 70 demeurèrent caractérisées par un marché instable et capricieux : pour la première fois depuis la guerre, l'offre dépassait la demande. En outre, à cette époque, naissait une nouvelle industrie, celle des microfiches, à la fois moins chères et plus faciles à ranger. Ces microfiches faisaient concurrence aux réimpressions, mais aussi au marché des revues anciennes originales. Kraus réduisit sensiblement ses activités et se retira du Liechtenstein pour se replier sur son siège social américain ; Johnson mit brusquement fin à son ambitieux programme de réimpression ; beaucoup d'autres disparurent ou changèrent complètement de direction.

Grâce à de nouveaux marchés, le Proche-Orient, la R.F.A. et le Japon, où de nombreuses universités étaient fon-

We're making room  
for 1972 stock  
with a year-end

**REPRINT SALE!**

**OVER 300  
JOHNSON REPRINT  
JOURNAL TITLES  
AT DISCOUNTS  
UP TO 50%!**

® Johnson Reprint Corporation

Couverture d'un catalogue de Johnson Reprint soldant plusieurs centaines de reprints en 1972.

dées, le commerce des revues anciennes en édition originale put néanmoins se maintenir. Mais il était clair qu'il ne s'agissait plus d'un marché en expansion.

*Comment votre propre entreprise s'est-elle tirée de cette tourmente ?*

Fort de l'expérience acquise chez mon premier patron, j'ai fondé ma propre librairie il y a maintenant 25 ans, m'occupant principalement de revues anciennes d'érudition. La réédition de certains titres, pour l'essentiel, des revues de philologie classique, d'histoire des religions ou de philosophie, s'est naturellement greffée à ce travail, tout en demeurant une activité modeste. Il va sans dire que mon entreprise a souffert de la mauvaise conjoncture du marché. Mais j'ai pris le temps d'analyser le contenu des revues et de connaître leur véritable valeur, marchande et intellectuelle. Les grandes entreprises en difficulté devinrent même une de mes principales sources d'approvisionnement ; en lisant leurs monotones catalogues de vente, je faisais d'intéressantes trouvailles. J'étudiais alors attentivement mes achats, je faisais une nouvelle description bibliographique détaillée que j'accompagnais d'une annotation portant sur le contenu et sur les collaborateurs. J'offrais ensuite ces revues à mes clients, soit directement, soit par catalogue. Ce travail qualitatif me permettait de trouver des acquéreurs, même dans le contexte défavorable de ces années.

*À partir de votre expérience personnelle et de votre connaissance du marché, quelle a été l'évolution de la demande des années 60 jusqu'à nos jours ?*

Durant les années 50 et 60, la demande allait plutôt vers les revues de sciences pures, les publications des Académies des sciences, les revues médicales. Les années 60 et 70 ont ensuite vu la demande s'orienter vers les revues de sciences humaines et sociales. Forcées à la même époque de réaliser des économies, les bibliothèques concentrèrent leur budget sur les abonnements en cours, coûtant de plus en plus chers, tout

## Les revues ont la cote

Les petites revues littéraires deviennent des valeurs sûres, et le client des ventes publiques et de certains libraires paie parfois fort cher des revues parfaitement accréditées et cotées. Un rapide tour d'horizon nous permet de faire quelques comparaisons. Il va sans dire que l'état des numéros, et l'intégralité d'une collection — sans parler des truffes, envois ou autres particularités —, jouent bien évidemment sur la valeur de ces revues.

Prenons pour exemple quelques titres précis : **La Révolution surréaliste**, qui atteignait en 1976, l'enchère de 5 300 F, se vend en 1989, 17 000 F sur un catalogue de librairie spécialisée. **La Bête noire** : 8 500 F en 1988, en vente publique ; 10 000 F en 1989, en librairie. **Bifur**, qui ne dépassait pas l'enchère de 1 500 F en 1976, s'inscrit en catalogue, en 1989, à la somme de 7 000 F. **Le Bulletin de l'effort moderne**, rarissime dans son intégralité, se vendait en 1986, à Amsterdam : 40 000 F. **Orbes**, qui sur catalogue, en 1982, était cotée 4 500 F, fera en 1988, en vente publique : 6 000 F. Et **Littérature** est proposé, en 1989, sur catalogue, pour 50 000 F.

Mais à propos des collectionneurs de revues, rappelons ce qu'en écrivait au XIX<sup>e</sup> siècle, Charles Asselineau, dans son *Enfer du bibliophile* : « Essayez de chercher telle gazette d'il y a seulement vingt ans ! La Bibliothèque impériale ne l'a pas ou ne l'a qu'incomplète. Si vous persistez dans vos recherches, un libraire vous dira quelque jour qu'il n'en existe qu'un exemplaire complet chez M. Untel, qui l'a acheté numéro par numéro sur les quais pendant dix ans ».

On pourrait écrire exactement la même chose aujourd'hui. Le célèbre collectionneur de petites revues littéraires, André Vasseur, racontait ainsi dans ses notes manuscrites dont il truffait ses collections, la constitution de la série complète de **La Vogue** : numéro par numéro, certains exemplaires (un ou deux sur japon) découverts dans les rebuts de quelque bouquiniste parisien !

Patrick Fréchet

N.B. : Pour la cote des revues et périodiques passés en vente publique, voir l'*Argus du livre de collection*, *Répertoire bibliographique*, publié chaque année par Promodis/Éditions du Cercle de la librairie.

en remplaçant graduellement les collections originales par des microfiches. Les recherches étant moins rapidement périmées dans les sciences sociales et humaines et les chercheurs opposant plus de résistances à l'utilisation de microfiches, les revues de ce secteur furent moins marquées par ces transformations, permettant aux réimpressions de se maintenir. Aujourd'hui cependant l'usage des microfiches tend à se généraliser à tous les domaines. Enfin, l'intérêt pour les revues artistiques et littéraires en tirage original est un phénomène qui ne se manifeste qu'à partir de la fin des années 70.

*S'agit-il d'un marché spéculatif ? Le jeu de l'offre et de la demande est-il à peu près constant ? Ou, au contraire, connaît-il d'importantes fluctuations ?*

Le jeu de l'offre et de la demande n'est pas constant et varie selon la catégorie des revues. Trouver de bonnes revues en bonnes conditions dans les domaines de l'avant-garde littéraire et artistique, de la photographie, de l'architecture, les revues de mode, les revues artistiques contenant des planches hors-texte (lesquelles, souvent, sont vendues séparément plus cher que la revue elle-même), est devenu difficile. Alors

## Philippe Luiggi reprend la librairie Denise Weil

**D**es rares libraires d'ancien spécialisés en revues, Denise Weil était certainement, en France, une des plus connues. Installée au cœur de Saint-Germain-des-Prés, elle pratiqua pendant des années la « vente en appartements », sur catalogue. Après sa disparition en 1988, Philippe Luiggi a repris son fonds — et les revues y ont toujours une place de choix.

Denise Weil avait commencé à « travailler les revues » comme on dit dans la profession, vers 1948, mise sur cette voie par son mari Lucien Scheler, lui-même libraire d'ancien et résistant connu. Installée rue du Dragon vers 1955, elle s'est orientée d'abord vers le commerce de publications à grande série (*L'illustration*, *Mercure de France*, *La NRF*...) vendues pour l'essentiel à des universités étrangères, principalement aux États-Unis et au Japon. La librairie employait à cette période jusqu'à quatre personnes et disposait d'énormes réserves. Mais la préférence de Denise Weil allait en fait aux revues plus petites, aux revues éphémères. Cependant, celles-ci ont toujours été très difficiles à rassembler, ce qui n'est souvent possible que numéro après numéro et les collectionneurs ont été longtemps réticents. La douzaine de catalogues publiés par Denise Weil traduit bien l'évolution vers ce type de revue ; évolution que son successeur prévoit d'accentuer.

Après avoir pendant huit ans exercé des fonctions d'archiviste à l'Institut de France, Philippe Luiggi a d'abord produit à son compte quelques catalogues consacrés au surréalisme et aux revues. Puis il a travaillé avec Denise Weil pendant environ quatre années. Aujourd'hui, il considère que les mentalités ont changé et qu'un marché de collectionneurs privés, qui se rend bien compte de l'importance des revues et particulièrement des revues d'avant-garde, s'est formé. Un marché qui se révèle très spéculatif sur certaines revues dadaïstes, surréalistes, constructivistes ou satiriques : on a vu en 1989, lors d'une vente publique à Drouot, une collection complète de la revue *Dada* atteindre 350 000 F ! C'est là d'ailleurs un des problèmes qui se pose à un commerce de ce type ; il semble qu'une bonne partie de cette nouvelle clientèle potentielle n'achète presque exclusivement qu'en vente publique et est dans l'ensemble plus guidée par l'évolution (spéculative) des cotes que par son goût littéraire ou intellectuel pour les pièces qu'elle convoite. Il semble qu'après avoir jeté son dévolu sur les tableaux puis sur les livres surréalistes, qui atteignent désormais des prix fort élevés, cette clientèle s'aperçoit maintenant qu'il a également existé des revues, contenant des préoriginales, qui sont encore à des prix abordables.

Cet intérêt pour les livres et les revues touchant au surréalisme et plus généralement aux différentes publications avant-gardistes pour toute la période 1915-1960 est international avec, en particulier, des acheteurs très importants au Japon.

Une autre « menace » sur le marché des revues anciennes que souligne Philippe Luiggi est celle des marchands de gravure qui se jettent par exemple sur la *Gazette du Bon Ton* pour la revendre feuille par feuille. En ce cas, non seulement les prix montent exagérément, mais la matérialité même des revues est détruite.

Actuellement, s'il s'intéresse particulièrement aux journaux révolutionnaires de 1848, Philippe Luiggi concentre son activité sur les revues d'avant-garde et les petites revues du XX<sup>e</sup> siècle, essayant, par exemple, de réunir des collections des revues de la *beat generation* américaine des années 60 ou des revues lettristes. Dans son premier catalogue publié il y a près d'un an sous la double enseigne « Philippe Luiggi - Librairie Denise Weil », on trouve tout autant une collection de *La Bête noire* à 10 000 F que *Les Derniers jours* à 16 000 F, *Littérature* à 50 000 F, mais aussi *La Tour Saint-Jacques* 1 500 F ou *Médiations* à 700 F. Pour tous les goûts en somme, et pour toutes les bourses, ou presque.

les prix montent. Mais cela ne me semble pas être un marché véritablement spéculatif, même s'il est vrai que les prix peuvent parfois exploser, comme dans le cas des revues dada et surréalistes qui suivent l'évolution ascendante du prix des livres et des objets d'art. Si on considère que les prix atteints dans ces domaines relèvent de la spéculation, il en est alors ainsi des revues. Par contre, les prix des grandes séries de revues anciennes n'ont pas beaucoup monté, et dans les domaines des sciences pures et médicales, ils ont même sensiblement baissé, à l'exception de quelques cas isolés devenus objets de collection à cause d'un article signé par un grand savant.

*Comment analysez-vous l'état actuel du marché ?*

Si les réimpressions sont beaucoup moins nombreuses, leur qualité est cependant souvent exemplaire. En France, je pense au travail de Jean-Michel Place sur les revues d'avant-garde, au Liechtenstein, aux excellentes réimpressions de revues socialistes et de revues espagnoles de l'entre-deux-guerres publiées chez Topos Verlag. Ces deux éditeurs attachent autant d'importance à la forme des revues anciennes qu'à leur contenu. Aux États-Unis, Kraus et AMS-Press ont réimprimé beaucoup de revues littéraires américaines et anglaises, mais aussi des revues de l'expressionnisme allemand, des revues de l'exil, etc. Si le programme était intéressant, l'aspect matériel en était moins soigné. Dans l'état actuel du marché, il n'y a de place que pour les réimpressions de parfaite qualité, c'est-à-dire des fac-similés soigneusement imprimés et accompagnés d'une introduction valable. Le marché actuel des revues anciennes me semble aujourd'hui fort limité pour les publications scientifiques, tandis que l'on constate un élan pour les revues documentaires, illustrées et bibliophiliques.

*La spécificité du marché des réimpressions et son étroitesse suffisent-elles à expliquer les prudences de la profession en ce domaine ?*

Les librairies de revues anciennes opèrent généralement en dehors des circuits publics. Elles sont d'ailleurs peu nombreuses : trois pages seulement des quelques 300 que compte la section « Classement par spécialités » du *Répertoire international de la Librairie ancienne* (1) suffisent pour réunir l'ensemble des libraires affirmant se livrer au commerce des revues anciennes. Mais quand on y regarde de plus près, seul un petit nombre d'entre eux peut vraiment être considéré comme de véritables spécialistes en revues proprement dites, les autres étant des libraires généralistes se préoccupant entre autres, le cas échéant, de revues anciennes. Il faut de plus remarquer que certaines maisons parmi les plus importantes manquent à la liste puisqu'elles n'ont pas jugé bon de devenir membre de la Ligue internationale de la Librairie ancienne.

de cette même liste, que les libraires spécialisés en revues sont très dispersés géographiquement, qu'ils ne se trouvent presque jamais dans les grandes villes et qu'ils ne reçoivent que sur rendez-vous. On peut enfin remarquer que ces libraires sont depuis longtemps équipés des moyens de communication les plus modernes (téléx, télécopie, etc.), bien avant que ces installations ne fussent devenues courantes. Le marchand de revues anciennes est en quelque sorte un étranger dans le monde des libraires. Aucun négoce d'antiquariat se préoccupant exclusivement de revues anciennes n'a de magasin ou de salle d'exposition. À l'exception de ma propre entreprise, je ne connais aucun libraire en périodiques qui participe aux divers salons d'antiquariat de par le monde. Les revues anciennes sont donc presque complètement absentes de ce genre d'événement. La même remarque s'applique aux magasins de mes confrères qui, pour la plupart, ne conservent aucune revue en stock. Ceux qui en ont les entreposent discrètement sur les rayons les plus hauts ou les plus bas. Ils ne refusent bien sûr jamais de vendre avec une bonne marge de profit une revue, mais j'ai sou-

## La Librairie Laffitte

### Entretien avec Henri Laffitte

**Henri Laffitte, dont tous les bibliophiles connaissent la librairie de la rue de Buci, nous a confié quelques souvenirs et anecdotes sur les revues et leurs collectionneurs. Il évoque ainsi un passé faste, et déplore quelque peu la fin de cet âge d'or de la petite revue.**

*Selon vous, y a-t-il encore une place, aujourd'hui, dans la librairie ancienne, pour le marché des revues ?*

Il n'y en a plus beaucoup. Je dirais même qu'il n'y a pas de place normale. Le marché s'est rétréci d'environ 95 %. Et cela, pour la simple raison que l'on ne trouve plus — ou très rarement —, de collections complètes à proposer à nos clients. Il y a les grands collectionneurs, qui sont essentiellement des bibliothèques étrangères (au Japon notamment), et qui peuvent acquérir de grandes revues complètes, et l'amateur, qui doit se rabattre sur les petites séries ou sur des numéros épars. Le petit collectionneur ne peut plus se permettre d'acheter numéro par numéro et de constituer ainsi sa bibliothèque de revues, comme a pu le faire André Vasseur.

*Le collectionneur de revue — à la manière d'André Vasseur — a donc complètement disparu ?*

Totalement. C'est un phénomène qui n'existe plus. André Vasseur est venu pendant plus de 40 ans dans ma librairie, pour acheter des revues. D'abord à Montmartre, où j'étais alors installé. Il y avait à cette époque beaucoup d'anciens collaborateurs du **Mercure de France**, de **La Revue blanche**, du **Rire**, ou de **L'Assiette au beurre**, qui habitaient ce quartier, et l'on trouvait des montagnes de revues.

vent constaté chez eux une gêne à trop insister sur ces transactions qui leur semblent moins « nobles ». Quant à mes confrères qui se préoccupent plus spécifiquement de livres anciens ou d'estampes, ils dédaignent presque sans exception les revues et les traitent sans aucune intelligence. Dans le manuel d'initiation à l'antiquariat écrit par Bernard Wendt (2) et comptant 200 pages, une demi-page à peine est consacrée aux revues pour dire qu'elles constituent « le gros souci » des libraires, à cause surtout de la difficulté engendrée par la constitution de séries complètes. Je précise que cet ouvrage est toujours utilisé pour la formation des jeunes libraires.

Il faut donc constater que la revue n'est guère respectée par la profession. Certains, qui reconnaissent volontiers l'importance intellectuelle des revues, préféreront se tenir hors de ce marché perçu comme étant difficile et obscur. Les revues présentant un intérêt visuel sont laissées le plus souvent aux brocanteurs.

1. Édition Ligue internationale de la Librairie ancienne, 1986.

2. *Der Antiquariats Buchhandel. Eine Fachkunde f. junge Antiquare*. 3. überarb. u. erw. Aufl., Hamburg, Hauswedell, 1974.

Mais cela n'intéressait pas les libraires. J'étais le seul à acheter ces revues ; il y en avait énormément. J'ai eu à un moment, 5 000 à 6 000 livraisons de **La Plume**, provenant du stock de l'éditeur. Et Paul Éluard est venu me voir un jour, me proposant 300 exemplaires de **La Révolution surréaliste**, des numéros dépareillés dont il voulait se débarrasser. J'ai évidemment tout pris. J'avais le flair et j'étais moi-même un peu collectionneur. Et puis, on avait alors la joie de la découverte dans notre métier, ce qui a hélas presque disparu. Les gens jetaient les revues, j'ai ainsi sauvé de la poubelle, il y a quelques années, la collection de **L'Escarmouche**, en un volume relié ! Exemplaire qui figure toujours dans ma bibliothèque personnelle.

*Votre librairie de la rue de Buci est vite devenue un repaire pour les collectionneurs de revues...*

Tous les samedis, je mettais des mètres cubes de revues à la disposition de mes clients. Il y avait là Vasseur, bien sûr, qui cherchait d'abord des numéros de revues dans lesquelles il trouvait des préoriginales de ses auteurs favoris. Puis il s'est pris au jeu du collectionneur et s'est donc mis en chasse pour compléter ses séries. Il y avait en tout une douzaine de collectionneurs qui venaient chaque semaine, des passionnés de revues qui s'échangeaient leurs listes de recherches, et il se créa bientôt chez moi une véritable bourse d'échange de la revue. Les revues étaient réputées invendables. Les libraires n'en voulaient pas et lorsqu'ils avaient des exemplaires dans des lots, ils les mettaient dans un coin et disaient : « ça, c'est pour Vasseur ». Et le jour où je n'eus plus grand chose à proposer à mes clients, Vasseur s'exclama : « Laffitte n'est plus Laffitte ! » Et il avait raison.

*Le temps des revues est-il pour vous révolu ?*

Pratiquement. Le marché s'est fermé à la suite des achats massifs de l'américain Kraus, qui récupérait des quantités de revues en France et qui nous a enlevé nos principaux gros clients : les bibliothèques américaines. Nous avons aujourd'hui beaucoup de demandes de particuliers qui recherchent des petites revues, mais l'on ne trouve plus rien, le marché est complètement périmé.

Propos recueillis par Patrick Fréchet

*Y a-t-il des domaines où il est difficile, voire impossible de reconstituer des collections complètes de revues ?*

Avec du temps, de la patience, beaucoup d'argent et une connaissance profonde du marché et de ses sources, il me semble toujours possible de constituer des collections complètes, ou mieux encore, représentatives (quand peut-on dire qu'une collection est complète ?). En 10 ou 15 ans, le Getty Museum aux États-Unis a constitué d'importantes collections de revues d'art dans toutes les langues et de toutes les époques, comme a pu le faire également le Centre canadien d'Architecture de Montréal pour l'architecture

et des disciplines connexes. Au Japon, d'importantes collections ont été constituées sur l'histoire sociale (Révolution française, la Commune, etc.), collections comparables à plusieurs autres plus anciennes, même en France. Pour les revues d'avant-garde, de bibliophilie, littéraires, artistiques, satiriques, etc., il existe des collections lancées il y a 10 ou 15 ans, également par des particuliers, qui forment maintenant des ensembles étonnants.

Il est cependant vrai que dans certains domaines, les choses deviennent de plus en plus difficiles. C'est le cas pour les revues et les hebdomadaires illustrés, sources riches de documentation histori-

que et sociale. C'est le cas également pour les revues satiriques, les revues d'avant-garde et celles comprenant des estampes originales (dont on a détruit les planches gravées). Pour monter une collection complète dans ces domaines où les prix sont élevés, il faut trouver un mécène prêt à dépenser plusieurs millions de dollars. Mais dans l'hypothèse où l'on voudrait réunir une collection de revues illustrées de botanique ou de zoologie datant des trois derniers siècles, mon collègue Schierenberg, également d'Amsterdam et spécialiste en revues de sciences naturelles, me dit que c'est toujours possible.

*Qui sont aujourd'hui les acquéreurs ?*

Le marché des revues est maintenant dominé par le Japon, où les universités possèdent d'amples ressources financières. L'Europe et les États-Unis occupent le deuxième et le troisième rang. Les acheteurs sont surtout des institutions.

*Vos rapports avec les bibliothèques publiques vous permettent-ils de tirer quelque conclusion sur la situation des revues dans ces institutions ?*

À mon étonnement et à mon grand regret, j'ai aussi pu constater que la revue en tant que genre n'était guère plus estimée dans les bibliothèques. Bien entendu, il y a partout un département des périodiques avec généralement un bibliothécaire préposé aux revues. Mais presque toujours, ce fonctionnaire est absorbé par les tâches administratives et techniques telles que les réabonnements ou le classement. Il n'a ni le temps, ni le désir de se préoccuper de la collection de revues anciennes. Les bibliothèques ne disposent généralement d'aucun personnel ni d'aucun budget pour améliorer ou compléter cette collection. Il peut également arriver que ce soit le bibliothécaire responsable des livres anciens qui ait les revues à sa charge. Dans ce cas, il va sans dire que les revues ont rarement la priorité.

À cela s'ajoute le problème plus profond des mauvaises conditions de conservation, qui sont dans beaucoup de bi-

bibliothèques, épouvantables. On retrouve les revues anciennes dans les caves, les greniers, dans des dépendances où les précautions climatologiques les plus essentielles ne sont pas prises. Alors que les livres d'ancienneté ou de rareté comparable sont depuis longtemps retirés des rayons et soigneusement conservés dans des réserves spécialement conçues, les revues dépérissent, pourrissent et tombent en poussière. Situation tragique lorsqu'on sait que le problème de l'acidité des papiers est encore plus aiguë pour les revues que pour les livres. L'exemple le plus choquant qu'il m'ait été donné de voir vient des États-Unis. L'année dernière à Philadelphie, berceau de la culture et bastion de l'histoire des sciences de l'autre côté de l'Atlantique, une des plus anciennes bibliothèques, The Franklin Institute, a été pratiquement réduite à zéro par un projet d'agrandissement du musée. Après que des milliers de livres anciens aient été confiés à d'autres bibliothèques ou cédés à des marchands, il fut également décidé de disperser la collection de revues lors d'une vente aux enchères. Parce que Sotheby, Christie's et Swann ne se sont guère montrés intéressés, il fut décidé d'opérer la vente sur place, dans le bâtiment même de la bibliothèque, sous la responsabilité d'un commissaire-priseur local. Parmi les 350 numéros inscrits au catalogue, on trouvait de nombreux lots réunissant des séries entières de revues des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles les plus rares : les **Acta Eruditorum**, les **Mémoires de l'Académie des sciences**, les premières revues de photographie, les premières revues consacrées au radium, aux chemins de fer, à la télévision, etc. Inutile de vous décrire ma nervosité à la réception de ce catalogue. Je pris l'avion à destination de Philadelphie bien avant la vente pour profiter au mieux de chacun des trois jours d'exposition.

Comme j'ai été déçu après une première inspection de ces lots ! Les reliures étaient décomposées, les plats détachés, le papier bruni ou en train de se pulvériser. Ce véritable trésor avait été entreposé très longtemps dans des espaces surchauffés en hiver et sans ventilation en été. L'une après l'autre, j'éliminais les sélections que j'avais faites. Ma déception était grande face à ce désastre, non

seulement à cause de l'échec commercial de mon voyage outre-atlantique, mais aussi à cause de l'incompréhension que suscite chez moi une telle négligence.

#### *Cette négligence est-elle généralisée ?*

La situation en Europe n'est pas aussi pénible qu'aux États-Unis. Je voudrais aussi souligner qu'une nouvelle génération de bibliothécaires aussi sensibles à la conservation des revues qu'à celle des livres arrive maintenant dans les bibliothèques. Mais trop longtemps, l'importance des revues dans le patrimoine intellectuel a été escamotée. On les a peu étudiées. Il existe peu de bibliographies, et celles qui sont disponibles doivent être consultées avec précaution car souvent incomplètes, voire truffées d'erreurs.

#### *La situation est-elle meilleure du côté des collectionneurs privés ?*

Pas tant que cela. Il n'est d'ailleurs pas surprenant que les revues anciennes n'aient guère attiré leur attention. Dans les livres de références tels que, par exemple, *Printing and the Mind of Man* (3), livres qui sont si importants pour éveiller l'intérêt des collectionneurs, les revues n'ont pas trouvé leur place. Elles ne sont guère plus présentes dans les revues de bibliophilie. Parmi ceux qui achètent des revues, beaucoup ne le font que pour compléter une collection de livres ou de documents. Mais les collections prenant la revue comme point de départ, se centrant autour de la revue comme genre, demeurent rares. Je suis tout de même heureux de connaître quelques collectionneurs de ce type.

Ceux-ci se donnent la peine de collectionner les revues dans leur forme la plus pure : en fascicules, avec leurs couvertures, non rognées, non reliées, le tout conservé dans des boîtes ou des portefeuilles. Quelques-uns se contentent de collectionner uniquement les premiers numéros, ceux qui généralement contiennent le manifeste ou le premier éditorial donnant la raison d'être de la revue. D'autres, disposant de ressources financières plus importantes ou d'espace de rangement adéquat, aspirent à re-

constituer des collections de revues de la manière la plus complète possible. Grâce à ce petit nombre de collectionneurs, je ne me trouve pas complètement isolé dans ma passion pour les revues.

#### *Votre maison édite également des revues scientifiques contemporaines ?*

Oui. Après le déclin des rééditions de périodiques à partir du milieu des années 70, j'ai en effet développé un programme d'édition scientifique contemporaine dans les domaines de la linguistique, de la sémiotique et de l'histoire des sciences du langage. Ce fonds comprend, à côté de monographies et d'ouvrages de références, une dizaine de revues spécialisées : **Analecta Linguistica**, **Babel**, **English World Wide**, **Historiographia Linguistica**, **Journal of Pidgin and Creole Languages**, **Kodikas**, **Language International**, **Linguisticae Investigationes**, **Neohelicon**, **Sema**, **Studies in Language** et **Target**. Des revues entendues dans le sens traditionnel ; c'est-à-dire des produits imprimés avec une régularité périodique et diffusés par les moyens usuels, la poste et la vente en librairie.

#### *Pourquoi soulignez-vous ce détail ?*

Les revues traditionnelles, du moins certaines d'entre elles, me semblent en effet menacées par la formidable révolution technologique des moyens de communication, et par la pression économique qu'elle induit à travers la réduction des frais de production. Alliée à l'augmentation des frais de distribution, on peut se demander si ce phénomène n'incitera pas de nombreuses revues traditionnelles à se transformer en publications électroniques qui jouiront de surcroît d'une plus grande vitesse de transmission. Ce sera certainement le cas de la grande catégorie de revues d'information, comme les revues bibliographiques, les bulletins signalétiques, etc. Souvent pu-

3. Edited by John Carter & Percy H. Muir, second edition, revised and enlarged, Munich, Pressler, 1983.

bliées par de grandes maisons d'édition internationales, ces publications sont les premières visées. Le processus est d'ailleurs déjà en cours et de vastes banques de données électroniques sont en train d'être constituées. Les maisons d'édition qui se sont lancées dans ces transformations y dépensent des sommes considérables, tellement que certaines ont dû fusionner afin de pouvoir disposer de ressources financières suffisantes.

*Cette évolution vous semble-t-elle valable pour toutes les catégories de revues ?*

Le cas des revues littéraires et artistiques dont la raison d'être exige une belle typographie, une mise en page originale et une bonne impression n'est pas identique. Cela fait partie du plaisir de l'utilisateur de ce genre de produit. Il est dès lors impossible de les publier électroniquement, même si dans un avenir rapproché, un système encore plus perfectionné de télécopie permettra de transmettre de magnifiques reproductions en couleurs. On ne peut imaginer que les lecteurs de ces revues, des amateurs dans le sens fort du terme, puissent se contenter de reproductions transmises électroniquement, même de belle qualité. La page imprimée est dans ce cas irremplaçable. Ceci n'exclut pas, bien entendu, que ces revues puissent se prévaloir des développements technologiques de la micro-informatique et de la photocopie rapide pour maintenir une indépendance face à un imprimeur commercial.

*Et en ce qui concerne les revues scientifiques ?*

La concurrence des publications électroniques ne se fait pas encore sentir, mais des transformations profondes se préparent. Nous assistons au déclin constant de la circulation de ces revues et chaque année, le nombre d'abonnements diminue. Nous savons bien pourquoi : les restrictions budgétaires qui ont frappé les bibliothèques publiques, la perte de pouvoir d'achat de nombreux abonnés individuels, le phénomène de la photocopie, sans parler du piratage, etc. Le résultat

inévitables est un processus en chaîne d'augmentation des prix et de diminution des tirages. Des revues disparaissent, et dans certaines sous-disciplines, on commence à se servir des organes d'information interne, produits et financés par les universités elles-mêmes.

*Certaines revues françaises désespèrent d'obtenir des abonnements dans les universités étrangères. Quels sont, à votre avis, les principaux obstacles : la langue, la force commerciale, les prix, la politique d'achat des bibliothèques, etc. ? Que faire ?*

Dans un monde où l'anglais domine de plus en plus, il est évident que la langue (le français, l'allemand et même l'espagnol) pose un certain obstacle. Une réorientation vers une forme de bilinguisme — des articles ou des résumés en anglais — aidera sans doute. Un titre anglais pourrait également accompagner le titre français afin de montrer explicitement le désir de la rédaction de s'adresser à un public international. Le prix des revues françaises, comme des livres d'ailleurs, reste très modeste par rapport à d'autres pays ; ce n'est pas un obstacle. Mais faire connaître et proposer des revues françaises dans les universités étrangères n'est pas facile compte tenu du fait que le marché actuel n'est pas du tout favorable aux nouvelles revues qui s'ajouteraient à des collections déjà surchargées. Une campagne de publicité à l'aide de dépliant peut aider, sans que cela ne soit toujours efficace. L'envoi de spécimen à un groupe de bibliothèques sélectionnées me paraît mieux, bien que cela soit plus coûteux. Il ne faut pas oublier que les restrictions budgétaires forcent presque toutes les institutions à développer une politique d'achat rigoureuse (un abonnement à une nouvelle revue signifie la résiliation d'un autre), et partout, des comités de sélection se basent sur l'examen d'exemplaires de la revue plutôt que sur un dépliant. Sans compter que les bibliothèques préfèrent attendre 3 ou 4 ans avant de s'abonner à une nouvelle revue afin d'être assurées de leur viabilité.

*Dans les bibliothèques et les institutions, y a-t-il un rapport entre un fonds ancien bien conservé et bien entretenu et une politique ouverte et active d'achat de revues contemporaines ?*

Comment répondre à cette question d'une manière générale ? Bien évidemment, chaque bibliothèque établit sa politique d'achat en fonction de sa vocation et de ses lecteurs. Une politique ouverte et active d'achat de revues contemporaines exige un budget énorme. Si une bibliothèque décide de favoriser les revues contemporaines, il ne faut pas se surprendre qu'elle opte, en ce qui concerne les revues anciennes, pour les microfiches qui préservent ses rayons et son budget. L'idéal serait, bien sûr, que les bibliothèques conservent et même complètent leur patrimoine de revues anciennes, mettent à la disposition des lecteurs des microfiches et poursuivent une politique active d'achat de revues contemporaines. Mais soyons réalistes, combien de bibliothèques ont les moyens de faire tout cela en même temps ? ■

Propos recueillis par Olivier Corpet  
et Yves Chevrefils Desbiolles